

« La ville dans l'homme » Matériaux pour une théorie de l'habité

Vincent Cespedes*

Je tiens tout d'abord à vous remercier chaleureusement, c'est un plaisir infini d'être parmi vous. Je remercie l'Université d'Oran, le Pr Benmeziane, tous ses collègues, les traducteurs... C'est un véritable plaisir, et c'est dans ce sens que la philosophie doit se développer : dans l'échange, l'interculturel, la rencontre des peuples, à une époque où les frontières se durcissent et où les murs se dressent partout dans le monde. À propos de « murs » : c'est une transition idéale pour parler de la ville !

J'aimerais juste lancer ce que j'appelle un « matériau » (c'est-à-dire des petites idées), pour inverser la vision que l'on a naïvement de la ville.

On dit souvent : « L'homme habite *dans la ville* », « l'homme est *au cœur de la ville* »... Dans ce langage commun, la ville est le contenant, le réceptacle, et l'homme est le contenu. On dit encore que la ville est le *miroir* de l'homme, la ville est la *mémoire* de l'homme. Aujourd'hui, j'aimerais essayer d'inverser cette vision des choses – vision réaliste, largement étudiée par les sociologues. J'aimerais inverser le rapport en disant : bien sûr, l'homme est *dans la ville*, mais la ville est aussi *dans l'homme*. Bien sûr, l'homme est *au cœur de la ville* (la ville comme production de ses désirs, de sa culture, de sa langue, de ses traditions, des us et des coutumes), mais la ville est également *au cœur de l'homme*. Je voudrais esquisser cette théorie de « la ville dans l'homme ».

Je tire cette expression paradoxale d'un poète brésilien, Ferreira Gullar, qui écrit ces vers magnifiques : La ville est dans l'homme Presque comme l'arbre vole

Dans l'oiseau qui le quitte

Nous allons faire de la philosophie dans sa dimension démiurgique, poétique – la vraie philosophie, à mon sens ! Dans ces vers, ce qui est intéressant, c'est le « presque comme ». « La ville est dans l'homme *presque comme*... » On n'est pas dans la métaphore, la comparaison ou l'analogie, sinon il aurait écrit : « comme » ! « La ville est dans l'homme *comme* l'arbre vole dans l'oiseau qui le quitte » : une belle métaphore poétique. Mais il dit : « presque comme ». Quand l'oiseau quitte l'arbre, il prend dans son cœur quelque chose de l'arbre, et l'arbre continue de voler dans l'oiseau qui quitte sa branche. J'aimerais montrer comment cela s'applique à la ville. Ça paraît fou ! On a l'impression d'être dans une rationalité différente ; on n'est pas habitué à une telle conception. J'aimerais la démontrer – si

ce n'est de façon radicale et objective, tout du moins essayer de vous donner des éléments, et peut-être y aura-t-il des travaux futurs issus de cette lancée...

Comment l'homme peut-il contenir la ville ? Lui qui habite dans la ville, comment peut-il contenir ce qui le contient ?

On a tout de suite l'idée vague du souvenir, de la mémoire : je me souviens de ma ville natale, des villes que j'ai traversées... C'est incontestable, et l'on va le voir ensemble ; mais peut-on toutefois dépasser la mémoire ? la ville qui ne serait dans l'homme que pur souvenir ? Peut-on aller plus loin et montrer que, *réellement*, il y a de la ville en l'homme autrement que par des traces mnésiques ?

On pense aussi spontanément à la culture. Quand vous venez d'une ville, vous en portez la tonalité (qui n'est pas la même que celle d'une ville voisine) : un parler ou un argot différents, une culture différente, des plats cuisinés typiques de votre ville. Mais peut-on aller plus loin qu'une coloration culturelle que la ville apporte à tout un chacun ?

Voilà pourquoi nous ne sommes pas dans une « théorie de l'habiter » (c'est-à-dire de l'action d'habiter quelque part), mais dans une « théorie de l'habité » : nous parlons de l'homme qui est *habité* par la ville, comme on dit « possédé », « hanté » ; comme si la ville l'obsédait. Le paradoxe, donc : comment l'homme peut-il être habité par son habitat ? Comment l'homme peut-il avoir au plus profond de lui-même ce qui normalement le contient, ce qu'il fabrique – la ville ?

Si j'arrive à démontrer ma thèse, ou du moins à en forger l'idée, on pourra dire : « Je suis à Oran » ou « Je suis d'Oran » (si c'est ma ville natale), mais aussi : « Je suis Oran ». « Je suis – un peu, modestement – Oran ». « Il y a un peu d'Oran *en moi* » !

Je vais développer mon point de vue en cinq temps :

- 1/ La ville-souvenir ;
- 2/ La ville-énergie ;
- 3/ La ville-semence (graine) ;
- 4/ La métaville ;
- 5/ La ville-shaker (le *shaker*, qui permet de mélanger des cocktails).

Notre enjeu consiste à montrer qu'il n'y a pas qu'une pénétration de l'homme dans la ville, mais plutôt une compénétration, une pénétration des deux côtés. L'homme entre dans la ville, est (contenu) dans la ville, mais aussi la ville entre en l'homme. Compénétration : ça va dans les deux sens. Et cette idée pourrait avoir des implications fécondes en économie, en urbanisme, en sociologie.

1. La ville-souvenir

C'est ce qu'on imagine immédiatement en entendant parler de « la ville dans l'homme ». Je vais suivre trois pistes.

Le *souvenir objectif*, tout d'abord. Le souvenir qui ne dépend pas de moi, mais des choses. Ce sont les vestiges du passé. Par exemples, les traces des différentes

vagues d'habitants – les Égyptiens de l'époque pharaonique, qui laissent des ruines somptueuses ; les Espagnols et les Français, qui ont marqué l'architecture d'Oran... On parle de « sédimentations », comme des strates différentes qui se déposent sur la ville. Et on les reconnaît : architectures mauresque ou carthaginoise, bas-reliefs puniques... Les influences architecturales ou artistiques forment une sorte de palimpseste, comme sur un parchemin où l'on écrit un texte sur un texte antérieur, qui transparait. Une ville est une accumulation de palimpsestes, de strates différentes qui se superposent.

Dans le souvenir objectif, il n'y a pas que les vestiges ou les ruines : il y a aussi l'histoire de la ville. Elle a tout un passé, qui existe sous forme architecturale, mais aussi dans la mémoire transmise de générations en générations. Prenons des cas extrêmes, très parlants. On ne peut plus aller aujourd'hui à Auschwitz (« Oświęcim », en polonais) comme on y allait au début du XX^e siècle. Il y a une mémoire – qui peut être douloureuse, traumatisée – imprégnée dans la ville. On pourrait parler de Verdun, de Sarajevo, etc. : toutes les villes ont une histoire-mémoire que l'on ressent dans les habitants qui la vivent, dans la mythologie et les légendes qu'ils véhiculent sur leur propre ville ; tout cela fonde une sorte de souvenir objectif. Tout le monde se met plus ou moins d'accord sur les événements passés. La ville peut être une blessure, une faille dans l'être humain, et elle peut laisser des traces *sur* lui. (Nous ne sommes pas encore « dans l'homme », mais nous sommes déjà « sur l'homme ».)

Passion au deuxième type de souvenir : le *souvenir subjectif*, qui dépend réellement de moi. Là, les psychologues nous ont balisé le terrain, ainsi qu'Henri Lefebvre, Henri Laborit... Il y a évidemment des événements personnels que l'on vit dans la ville, et qui restent en nous. Quand je vis une histoire d'amour ou de déchirure, ou quand je vis un deuil, ces souvenirs émotionnellement très forts sont liés à la ville dans laquelle je les vis. La ville est comme un cadre pour mes souvenirs ; et la première chose que je dis en me remémorant un souvenir poignant, c'est : « Ça a eut lieu à Tlemcen, ou à Paris... » Votre propre mythologie commence d'ailleurs à l'endroit où vous êtes né, même si vous ne connaissez rien de la ville de votre naissance. « Je suis né là » : c'est déjà une mythologie qui commence et qui est, pour le coup, tout à fait personnelle.

Et puis, dans les souvenirs subjectifs, il y a les parfums, l'ambiance – la *Stimmung*, diraient les phénoménologues : l'atmosphère d'une ville ! La « *dolce vita* » romaine, avec ses fontaines... Ce n'est pas la fontaine qui fait la *dolce vita*, mais une ambiance, un *ethos*, une façon d'être, un style d'être de la ville elle-même. Il y a la lumière des villes, le souvenir de certaines clartés. Les gens qui quittent la ville, qui vivent l'exode, cultivent une nostalgie de leur ville : *saudade* brésilienne – nostalgie de mon pays où j'aimerais revenir, mais aussi nostalgie de ma ville.

La ville laisse encore des souvenirs éminemment subjectifs grâce à ses événements artistiques. Un beau spectacle, un théâtre de rue, un beau musée, une musique qui soudain s'élève au détour d'un bar, tous ces événements imprègnent d'autant plus l'homme qu'ils sont gorgés d'émotions. Et ce qui laisse des traces dans la

mémoire, c'est d'abord l'émotion. Je pense à Federico Garcia Lorca, découvrant New-York en 1929 et écrivant de violentes pages sur la sauvagerie et la misère de cette ville, à l'époque. Philosophiquement, nous avons Jean Baudrillard, qui livre dans *Amériques* d'apocalyptiques descriptions de villes étatsuniennes déshumanisées. Je pense aussi à Nicolas de Staël peignant l'Espagne, et qui s'imprègne de la ville d'Alicante : la ville entre en lui, et produit une œuvre à travers lui, produit de l'art.

Enfin, le dernier type de souvenir : le *souvenir collectif*. C'est le souvenir de la foule, de ce qui prend tout un peuple ou une multitude de citoyens. La ville est le lieu d'expériences *communes*, et non uniquement individuelles.

Cela peut être une catastrophe. Un incendie, dans une ville, marque durablement tous ses habitants : le grand incendie de Londres (2-5 septembre 1666), ou celui de Hambourg (5-8 mai 1842).

Le collectif se révèle également avec l'épreuve d'un siège militaire. Ville assiégée, ennemi aux remparts et menaçants de l'envahir. Toute l'Histoire est remplie de tels souvenirs, de la prise de Tyr par Alexandre Le Grand (332 avant J.-C.) à la chute de Constantinople (29 mai 1453), en passant par Carthage (149-146 avant J.-C.). Dans les villes assiégées, une expérience collective fait que l'on se sent de la ville. Souvenir collectif, aussi, lors de la victoire de la France à la Coupe du monde de football, en juillet 1998. Paris, ville humainement assez brutale et individualiste, s'emplie de gens féériquement fous. Vu le déchaînement de passions que provoquent les matchs de foot en Algérie, cela peut vous sembler banal, mais pour les Parisiens, une telle liesse relevait de l'extraordinaire. On en parle encore ! Tout d'un coup : expérience collective. Il fallait sortir, prendre le pouls de la ville, vibrer d'elle.

Incendie, catastrophe, tremblement de terre délabrant la ville : expériences communes. On se souvient de la ville, y compris dans ces blessures-là. De même pour les fêtes, les explosions de joies. La ville s'imprègne en nous en fusionnant, colorant, délimitant sous forme de souvenirs les événements que nous vivons. Que l'on me comprenne bien : ce ne sont pas des événements qui ont lieu *dans la ville* ; c'est que la ville elle-même devient un événement. Et là, nous basculons dans « la ville dans l'homme » ! Si nous restons toujours dans le cadre d'une ville contenant, enveloppante, terrain de jeu, où il se passe des choses, de l'art, etc., nous demeurons dans la vision homme-dans-la-ville. Mais si je me rends compte que la ville elle-même fait événement, fait sensation, alors je comprends qu'elle entre *en moi*. La ville n'est pas forcément le lieu de mémoire ou le lieu d'art : la ville devient mémorable pour elle-même, elle devient l'art en elle-même. L'évoquer – se rappeler de New-York, de Hanoi ou de Tokyo –, c'est la *convoquer*, et convoquer avec elle tout un monde, tout un univers pour celui qui l'a vécue. On vit la ville, voilà pourquoi la ville est dans l'homme.

2. La ville-énergie

Deuxième point, la ville-énergie, où il s'agira de *jouir* la ville.

La ville, c'est d'abord la proximité charnelle avec l'autre. Le voisinage à la campagne n'a pas cette proximité entêtante et tenace qui fait la ville. Une ville sans proximité – nous allons le voir dans le quatrième point, la « métaville » – est une ville morte et déserte, quand bien même grouillerait-elle de monde.

La ville-énergie, c'est Adel, [au Pr Kader Abdellilah :] votre fils. Quand je lui demandais : « Pourrais-tu quitter Oran ? », il m'a répondu : « Oui, mais pas longtemps, parce qu'Oran, pour moi, c'est une drogue ! » Je prends l'expression au sens propre : une ville est une drogue, une ville enivre, fait palpiter. Je pense à la chanson de Jacques Brel, « Les prénoms de Paris » :

La Seine qui se promène Et me guide du doigt Et c'est Paris toujours
Et mon cœur qui s'arrête Sur ton cœur qui sourit Et c'est Paris bonjour
Et ta main dans ma main Qui me dit déjà oui Et c'est Paris l'amour

Et Brel finit sa chanson ainsi : Loin des yeux loin du cœur Chassé du paradis Et c'est Paris chagrin Mais une lettre de toi Une lettre qui dit oui Et c'est Paris demain [...]

Et toi qui m'attends là Et tout qui recommence Et c'est Paris je reviens Sur l'émotion éprouvée en retrouvant sa ville, les poètes ont beaucoup mieux à dire que les philosophes. Pour rester sur Paris et sur la même période, je pense aussi à Léo Ferré chantant « Paname » : Paname
Ce soir j'ai envie de danser De danser avec tes pavés Que l'monde regarde avec ses pieds [...]

Paname Si tu souriais j'aurais ton charme Si tu pleurais j'aurais tes larmes Si on t'frappait j'prendrais les armes Paname Tu n'es pas pour moi qu'un frisson Qu'une idée qu'un' fille à chansons Et c'est pour ça que j'crie ton nom

Toutes les villes ont leurs petits noms. Paris s'appelle « Paname » (ou « Ripa », en verlan) ; Kinshasa s'appelle « Kin » ; Oran est surnommée « El Bahia », « la radieuse ».

La ville est pénétrante. Par sa sensualité, son atmosphère, elle va entrer en nous, non pas seulement du point de vue du souvenir (notre premier point), mais surtout du point de vue de l'énergie transmise. Le souvenir, cela reste des images mentales qui provoquent une émotion. L'énergie, en revanche, vous donne « la pêche ». Moi, j'habite par exemple dans une cour intérieure, mais dès que je sors dans ce quartier populaire de Paris qu'est Goncourt, je prends de l'énergie. Je l'ai vécu dans des expériences extrêmes d'écriture, où je pouvais passer des nuits blanches à écrire, où j'étais livide parce que je ne sortais plus. Je ne sortais que dix minutes : je prenais un bain de foule dans la ville et, tout d'un coup, son énergie m'abreuvait et me donnait la force de continuer à écrire.

Mais il y a autre chose que la sensualité, dans cette ville qui transmet de l'énergie. Par l'anonymat de la ville, par la solidarité que la proximité fait naître, il y a l'effacement des fautes.

La culpabilité à la campagne n'est pas la même qu'à la ville. Dans la ville, il y a toujours de la chaleur humaine à portée de main. Bien sûr, du danger. Bien sûr, des « voyous ». Mais aussi de la chaleur humaine. Je pense à ce beau vers de la poétesse Elizabeth Bishop, dans *Géographie III* : « La ville brûle les fautes » (« *The city burns guilt* » – « *guilt* », la culpabilité). « Brûler » comment ? Brûler, parce que c'est un échange calorique. Brûler, parce que la ville, nous la dévorons et elle nous dévore. Nous la mangeons, nous nous alimentons d'elle. Nous l'employons comme une batterie pour la voiture ; elle nous grossit en énergie. C'est un échange énergétique, mais c'est aussi l'énergie des rencontres humaines qui s'y déroulent. Et finalement, nous *incarbons* notre ville, elle entre dans notre chair.

Qui dit « énergie », dit « création » ; et là, on rejoint l'art. Cette énergie que je reçois de la ville et qui m'inonde pourra – si je suis artiste, et je pense que l'on est tous un peu artistes – me faire créer, pourra me faire avoir des sentiments propres à ma ville. Je pense par exemple à La Havane, décrite par la romancière cubaine Zoé Valdés, dans *La Douleur du dollar* :

Quelle délectations, cette Havane moite, cette ville aux nuits chaudes, suaves ! De temps à autre un coup de brise marine vous ensorcelait, et le fumet de potages, d'omelettes basques au chorizo, de pain grillé, arrivait par bouffées. Ou simplement la peau de l'autre, sa proximité, vous envahissait. Il fallait apprendre à s'effleurer, à se laisser tripoter sous un porche du front de mer, à jouir du jouissif, ne pas confondre avec jouer dans le joyeux.

« Jouir du jouissif », c'est cette sensualité de la ville qui, en quelques sortes, fait l'amour à l'homme – avec toute la fécondité que l'on peut mettre dans le « faire l'amour ». Nous sommes loin, ici, de l'anonymat des mégapoles modernes. La ville, ici, nous féconde, et c'est mon troisième point.

3. La ville-semence

La ville comme une graine en nous qui va germer, qui va fleurir.

(Au début, je voulais intituler cette partie : « La ville-chrysalide ». Mais cette image renvoie à la ville qui contient l'homme, comme le cocon contient la chenille, or je cherche précisément l'inverse : la ville qui entre en nous. D'où l'image de la graine, qui va fleurir en nous.)

La ville comme lieu de métamorphoses, ou plutôt comme élixir de métamorphoses. La ville qui va nous transformer, nous fonder, nous faire être. Voilà pourquoi il y a toujours un combat entre les jeunes et les vieux. Ces derniers passent leur temps à se plaindre de leur ville, contrairement à la jeunesse qui goûte la ville. Dans toutes les villes du monde, les vieux disent : « C'était mieux avant ! » Pourquoi ? Parce

qu'ils ont été fécondés par une ville qui n'est plus la même qu'aujourd'hui. Parce que, pour eux, la ville de leur enfance – ville où les émotions étaient faciles, où les choix de leur vie et de leurs amours étaient déterminants – les a fécondés, les a fait être. Aussi ne peuvent-ils pas reconnaître, dans la ville d'aujourd'hui, la ville d'hier.

À présent, essayons d'imaginer une ville vide, vidée de tous ses habitants. Une ville-fantôme. Ce n'est plus une ville : c'est un instrument de torture ! On fait parfois des rêves où l'on se retrouve tout seul dans une ville. Il y a même des films, comme *Le Dernier homme* (Charles L. Bitsch, 1982), où l'on voit un homme marcher dans une ville sans âme qui vive. Mais ce n'est plus *la même* ville ! Vous comprenez bien qu'il faut des habitants non pas pour égayer la ville – on peut sortir au petit matin dans certaines rues de Paris où il n'y a pas le moindre citadin dehors, mais où l'on sent pourtant la présence des gens. Pourquoi les gens sont-ils nécessaires pour faire la ville ? Parce que la ville est *en eux*, dans leur cœur ! Songez à ce conte saisissant de Jules Supervielle, *L'Enfant de la haute mer*. L'auteur narre l'existence absurde d'une petite fille prisonnière d'une ville vide, murée entre la terre et l'océan. Elle traverse inlassablement l'unique rue, désespérément seule, et tente vainement de réveiller les âmes de cette ville-fantôme, de faire avancer les aiguilles de l'horloge du temps, figé, immobile. Et l'on comprend au dernier paragraphe du conte qu'elle est elle-même un fantôme :

Craignez de penser longtemps dans le noir de la nuit à un visage aimé. Vous risqueriez de donner naissance, dans des lieux essentiellement désertiques, à un être doué de toute la sensibilité humaine et qui ne peut pas vivre ni mourir, ni aimer, et souffre pourtant comme s'il vivait, aimait et se trouvait toujours sur le point de mourir, un être infiniment déshérité dans les solitudes aquatiques, comme cette enfant de l'Océan.

Son père, un marin, l'a perdu lorsqu'elle avait douze ans. Depuis lors, il ne cesse de la faire revivre en esprit, et la malheureuse erre, entre le monde des vivants et celui des morts, dans un *enfer* : une ville déserte.

Je parle de l'enfant parce que c'est très important. Si la ville est semence, si la ville doit fleurir, elle a besoin du temps. On ne peut pas connaître et s'imprégner d'une ville si l'on n'y passe pas du temps – jeune, quand on est malléable. Et il n'y a pas pire qu'une ville où il n'y a pas d'enfants. Or, de telles villes existent ! Peut-être pas en Algérie – j'ai vu des enfants fêter la victoire d'un match de football, je vois des enfants aux tables des cafés, des enfants prendre part à des discussions d'adultes... À Paris, c'est tout autre chose ! Jean Cocteau, déjà, en 1932, disait à propos de Paris : « Une ville de grandes personnes est une ville morte ». Il faut que les enfants soient là : ce sont eux qui vont prendre la ville nouvelle, s'imbiber d'elle – la ville séminale, qui plante en nous ses graines.

La ville a un avantage énorme : elle délimite notre liberté. À la campagne, la liberté peut s'épanouir sans obstacle : vous êtes totalement libre, et peut-être

totallement seul. En tout cas, il y a toujours ce sentiment de mélancolie champêtre, ce *spleen* de la verdure. Dans la ville, en revanche, votre liberté est toujours confrontée à la liberté des autres. Si bien que Jean Giono écrit, dans sa lettre à Jean Guéhenno du 2 avril 1933, tandis qu'il est à Manoque, terrorisé par la campagne et par la « trop grande » liberté que donnent des terres à perte de vue :

La ville a au moins un avantage : elle vous fait voir de grands esclavages autour de vous et par rapport on se sent libre.

Il y a toujours plus esclave que soi, à la ville. Plus précaire, plus miséreux, plus défait !

Considérons maintenant la théorie sartrienne de la liberté : nous sommes « condamnés à être libres ». La liberté n'a pas de bornes, or nous lui en mettons parfois pour oublier que notre responsabilité et notre angoisse n'ont pas de bornes non plus. Et Jean-Paul Sartre appelle « mauvaise foi » cet acte d'auto-restriction, qui me fait dire : « Je ne suis pas libre ! » Dès lors, la ville ne serait-elle pas le lieu de la mauvaise foi ? Car, au fond, je n'y ai plus de choix totalement libre : je dois constamment prendre en compte les autres.

La ville séminale : la ville qui délimite le territoire, qui le cultive ; mais aussi la ville qui entre dans les jeunes, pour ensuite les faire aller dans le monde. La ville comme un terrain préparatoire, comme la branche de laquelle l'oisillon devenu jeune oiseau doit sauter pour apprendre à voler. La ville comme lieu familier-familial, où l'on peut revenir – après bien des déboires, après bien des victoires – se « ressourcer ».

4. La métaville

J'en viens au quatrième point, la « métaville ».

On ne la trouve pas en Algérie, mais elle existe en Europe, en Occident : la ville abstraite. Ça a la couleur, le parfum de la ville, mais ce n'est pas la ville ! Ou plutôt, c'est une ville déshumanisée. Pour faire un jeu de mots, on pourrait dire : une « ville de chiens » (comme on dit « une vie de chien »), une ville où l'homme ne peut pas maintenir son humanité.

Ce n'est pas nécessairement la mégapole. Avec ses 20 millions d'habitants et ses 5 000 km², Mexico est incontestablement une mégapole, mais ce n'est pas une métaville.

La métaville, c'est la ville qui n'est plus dans le sensible, dans l'émotion. De nombreux auteurs non-occidentaux parlent d'elle, tels le philosophe iranien Daryush Shayegan :

En Occident c'est le contenu de l'espace lui-même qui est devenu aseptisé. Comme si l'on avait affaire à un milieu vide de tout contenu émotif. [...] Un espace expurgé de tout contenu, déstructuré, débarrassé de tout lien organique avec les facultés

autrement importantes de l'homme, proliférant en métastases agressives, se répétant, sans relâche, dans l'extension indéfinie de la frénésie du même.

Toujours les mêmes bâtiments, toujours les mêmes rues, toujours la même chose... J'ai personnellement vécue une telle métaville à Osaka, par exemple. Ville anonyme, succession de buildings d'affaire, d'immeubles tristes et de magasins froids.

Je tire l'idée de la métaville de l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau. Dans une description haletante, il critique la ville moderne, ville d'une mondialisation qui ne serait plus culturelle mais simplement flux de marchandises, flux réduisant les individus à leur rôle de consommateurs. Il écrit ainsi, dans son *Livret des villes du deuxième monde* :

Dans la méta-ville, ils étaient abreuvés d'un vrac d'information qu'ils n'avaient même plus le temps de décoder ; ils se contentaient juste de l'accumuler dans des espaces de mémoires que la technologie intelligente rendait illimités ; et cette accumulation permanente, irrépressible, changeait toutes les couleurs de leur esprit.

La métaville « change toutes les couleurs de notre esprit ». Nous y devenons des étrangers les uns pour les autres, des anonymes ; nous perdons notre nom et la ville devient un poison mortifère.

C'est la ville industrielle.

Mais c'est aussi la ville de la ségrégation, du ghetto : c'est la ville où l'on parque l'être humain, où l'on construit des murs, des frontières, où il n'y a pas de mélanges, de diversité. C'est Soweto, du temps de l'Apartheid ; c'est Paris s'opposant à sa « banlieue » – alors qu'avant les classes sociales étaient mélangées, chacune avait son étage propre dans les habitations. La métaville est une ville mortifère parce qu'elle est le fruit pourri d'une société malade.

Cette ville-ghetto, véritable menace pour la philosophie et la culture, s'avère pratique pour gérer les mouvements et les hommes. Car c'est la ville bureaucratique, technocratique, où règnent l'ordre et la logistique, l'organisation triomphale des flux qui fait de chaque être humain une entité anonyme interchangeable.

Sociologue et romancier marocain, Abdelkébir Khatibi nous a quitté il y a trois mois, le 16 mars 2009. En 1985, quand le parti d'extrême droite français (Front National) montait en puissance, il écrivait à son ami, l'écrivain Jacques Hassoun : « Dès qu'un étranger est une cible de haine, c'est que la société qui le rejette est malade d'elle-même. »

Avec la xénophobie et la peur de l'« ennemi intérieur » – seul ciment citoyen de la métaville –, nous sommes aux antipodes d'une ville qui serait accueil, hospitalité.

Mais qui accueille, dans l'hospitalité ? Qu'est-ce qui rend une ville accueillante ? Qu'est-ce qui vous accueille « à bras ouverts » ? – Non pas seulement des êtres humains, mais des êtres humains *qui ont la ville en eux*. Quand vous êtes accueillis dans des ambiances chaleureuses, des ambiances fraternelles ou d'entraide, vous êtes accueillis *par la ville elle-même* car la ville gît dans le cœur des hommes, et quand ces derniers vous ouvrent leurs bras, c'est bien dans leur ville que vous entrez en étant accueillis par eux ! Je finirais sur cette note positive et engagée.

5. La ville-shaker

Une ville qui serait comme le creuset de l'alchimiste : le lieu du mélange. La ville comme réceptacle, qui permet le mélange humain, pour reprendre le titre de l'un de mes essais.

Nous l'avons vu avec La Havanne, ce qui électrise, dans la ville, la proximité – je dirais presque : l'« odeur » de l'autre, son omniprésence –, cette proximité-là, Antoine de Saint-Exupéry en dit quelque chose dans sa *Lettre à un otage* :

Le désert n'est pas là où l'on croit. Le Sahara est plus vivant qu'une capitale et la ville la plus grouillante se vide si les pôles essentiels de la vie sont désaimantés.

Les « pôles essentiels de la vie » : moi et l'autre. Quand ces pôles sont « désaimantés » par la métaville – cette ville qui anonymise et déshumanise –, alors la ville « la plus grouillante », la plus peuplée, se vide et devient un désert. C'est le paradoxe d'une ville surpeuplée qui peut être désertique.

Il existe cependant un moyen de résistance nouveau, un nouveau « QG » (Quartier Général) : une ville qui serait lieu de mélange et lieu de déploiement. Une ville qui ne serait pas simplement souvenir, mais lieu de combat pour conserver son humanité dans un monde qui se déshumanise. Évidemment, cette ville est à réinventer sans cesse : il n'y a pas de modèle urbanistique déclaré, elle est le fruit de l'invention de chacun.

Petites parenthèses sur le mélange, avec un exemple édifiant. Quand vous êtes en prison pendant vingt ans avec un codétenu, vous ne lui parlez que de votre vie et de votre ville. Votre ville, qui continue en vous. Imaginez que votre compagnon d'infortune vienne d'une autre ville que la vôtre, disons : Tlemcen. Pendant vingt longues années, il vous parle des souvenirs qu'il en garde, il vous la décrit, il vous la parcourt... Eh bien ! je vous garantis que Tlemcen entre en vous et vous habite même si vous n'y avez jamais mis les pieds ! Votre codétenu y était, et comme il porte Tlemcen en lui, vous y étiez aussi – à son contact, à ses côtés. C'est cela, le mélange ! Transfusion d'humanité, transfusion d'urbanité.

Mais revenons à cette ville-shaker qui mélange ; ville-creuset, ville-*khôra* (réceptacle) que j'appelle de mes vœux, contre l'uniformisation glaciale de la métaville ! Il s'agit de remettre en présence et en vie la fraternité humaine, la citoyenneté.

Pour les Grecs, la *philia*, l'amitié, naissait d'abord du fait d'habiter la même ville : je suis ton ami, ton con-citoyen, sans nécessairement de connotations patriotiques – exceptées Athènes et Sparte, villes guerrières à une certaine époque. La *philia* : la fraternité-par-la-ville. Où la fraternité pourrait-elle s'exercer ailleurs que dans un grouillement humain ?

Ce mot, encore, d'Abdelkébir Khatibi : « La mondialisation exige de nouveaux langages ». (Création de tous les intellectuels : réinventer la langue, projet rimbaldien !) « Puissions-nous contribuer tant soit peu à la *fraternité irréductibles des vivants*. »

La ville s'éprouve quand elle pénètre l'homme. Et ces « nouveaux langages » qu'ils nous restent à créer fraternellement, c'est par la ville que nous les créeront, car c'est par elle que la fraternité pénètre le cœur humain, au plus profond.

Je vous remercie.

BAUDRILLARD (Jean), *Amériques*, Paris, Livre de Poche, 1998.

BISHOP (Elizabeth), *Géographie III*, « Cité de la nuit » (vue d'avion)/« *Night City* », Belval, Circé, 1991.

CESPEDES (Vincent), *Mélangeons-nous. Enquête sur l'alchimie humaine*, Paris, Maren Sell, 2006 ; *Mai 68. La philosophie est dans la rue !*, Paris, Larousse, coll. « *Philosopher* », 2008.

CHAMOISEAU (Patrick), *Livret des villes du deuxième monde*, Paris, Éditions du patrimoine, 2002.

COCTEAU (Jean), *Essai de critique indirecte*, Paris, Grasset, 1932.

FERREIRA GULLAR (José Ribamar FERREIRA), *Poème sale* [*Poema sujo*, 1976], Pantin, Le Temps des Cerises, 2005.

GARCIA LORCA (Federico), *Le Poète à New-York* [*Poeta en Nueva York*, 1940], Paris, Fata Morgana, 2008.

GIONO (Jean), lettres inédites dans *Le Magazine littéraire* n° 162, juin 1980.

KHATIBI (Abdelkébir)/HASSOUN (Jacques), *Le Même livre*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1985 – lettres du 12 octobre 1983 et du 17 mars 1985.

LABORIT (Henri), *L'Homme et la Ville*, Paris, Flammarion, 1971.

LEFEBVRE (Henri), *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968 ; *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.

SAINT-EXUPERY (Antoine de), *Lettre à un otage*, Paris, Gallimard, 1944.

SHAYEGAN (Daryush), *Les Illusions de l'identité*, Paris, Éditions du Félin, 1992.

SUPERVIELLE (Jules), *L'Enfant de la haute mer*, Paris, Gallimard, 2007.

VALDES (Zoé), *La Douleur du dollar*, Arles, Actes Sud, 1996.

*** Vincent Cespedes est philosophe et romancier. Il a fondé et il dirige la collection « *Philosopher* », aux Éditions Larousse. Son website : www.VincentCespedes.net**